L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 5 MAI 1855.

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE & Comp.
Editeurs-Propriétaires :
G. F. WEISSE. H. DUFOUR.
E. DUVERGER. E. MARBY.
N° 82, RUE DE CHARTRES 2

NOUVELLE-ORLEANS :
SAMEDI MATIN, 5 MAI.

A nos abonnés.

Le porteur chargé de la distribution de l'*Abeille*, depuis la rue du Canal jusqu'à la rue Jobie, étant tombé malade, et celui qui le remplace se montrant qu'imparfaitement le résidence des abonnés, nous prions ceux de ces derniers qui ne recevraient pas régulièrement le journal de nous en donner avis.

DEPECHES TELEGRAPHIQUES
Transmises à l'Abeille.

ARRIVEE DE L'ATLANTIC.

Rupture de la Conférence de VIENNE.

BOMBARDEMENT DE SEBASTOPOL.

ALLIANCE DE L'AUTRICHE AVEC LES PUISSANCES OCCIDENTALES.

EMPRUNT ANGLAIS.

NEW YORK, 4 mai.—Le *steamer Atlantic*, capitaine West, est arrivé ici avec d'importantes nouvelles d'Europe. Ce navire a quitté Liverpool le 23 avril, et les avis qu'il apporte sont conséquemment de neuf jours plus récents que ceux reçus par le dernier arrivage.

LA CONFERENCE DE VIENNE.

La conférence de Vienne a été dissoute après la douzième séance, par le refus de la Russie d'accéder aux demandes des puissances alliées.

Tout faisait croire que l'Autriche se joindrait aux alliés et se prononcerait contre la Russie.

Lord John Russell et M. Drouyn de L'Huys sont partis de Vienne.

SEBASTOPOL

Les alliés ont commencé le bombardement de Sebastopol le 9 avril : ils ont ouvert le feu avec CINQ CENTS pièces de siège. Le bombardement continuait encore le 15, mais l'assaut n'était pas encore possible.

L'EMPRUNT ANGLAIS.

Le nouvel emprunt de seize millions de livres sterling a été pris par les Rotchild.

LOUIS-NAPOLEON EN ANGLETERRE.

Louis Napoléon et l'impératrice Eugénie ont passé une semaine en Angleterre et y ont reçu les plus grands honneurs.

L'Angleterre a, dit-on, consenti à ce que Louis Napoléon prît le commandement en chef des troupes anglo-françaises en Crimée. Il n'y a cependant rien de positif à cet égard.

TAXES.

L'impôt a été augmenté dans la Grande Bretagne. Le gouvernement propose de frapper d'une taxe de revenu les spiritueux, le thé, le café et le sucre.

DERNIERES NOUVELLES DE SEBASTOPOL.

Une dépêche de Londres, de l'après midi du lundi, le 23 avril, a transmis à Liverpool des avis plus récents.

Le général Canrobert a envoyé à Paris une dépêche sous la date du 17 avril, dans laquelle il annonce que le feu des alliés n'a pas discontinué, et qu'il a produit quelque effet. Il est que les pertes ont été considérables.

Le bombardement devait durer une semaine de plus, après quoi l'assaut serait donné à la ville.

(*Pour les avis commerciaux voir les dépêches en anglais.*)

HAVANE.

Arrivée du Cahawba.

Le steamer *Cahawba*, commandant Shofeldt, parti de New York le 25 avril, est arrivé hier matin dans notre port. Il nous apporte des journaux de la Havane jusqu'au 1er courant.

Rien d'important de la ville de Cuba. Le commodore McCauley a été accueilli avec de grands honneurs par le capitaine-général et les autres autorités, et a été invité à un grand nombre de fêtes.

La frégate espagnole *San Jacinto*, portant le pavillon du commodore McCauley, était le seul navire de guerre qui se trouvait dans le port, et on devait mettre à la voile le 2. Le *Prince Albert* et le *Jamestown* sont partis pour Key West qui a été choisi, dit-on, comme le rendez-vous de escadre. Le *Cyane* et le *Falmouth* n'étaient pas encore arrivés à la Havane.

La frégate anglaise *Vestal* et le brick de guerre français Mélégre sont sortis du port le 1er courant pour aller en croisière.

Le capitaine McCulloch a été mis en liberté. M. Felix est encore en prison, on ne sait pas quand il sera envoyé à Ceuta.

L'état sanitaire de la Havane ne laissait rien à désirer au commencement de ce mois et les affaires étaient plus actives qu'elles ne l'avaient été depuis longtemps.

De nouveaux bataillons de fusiliers volontaires a été passé en revue par le général Concha et a excité par sa belle tenue, sa parfaite discipline, la précision de ses manœuvres, l'enthousiasme des journaux. Ceux-ci trouvent beaucoup de temps de s'occuper des sciences et ils discutaient avec une certaine vivacité la théorie nouvelle du Dr. Humboldt sur la possibilité de supprimer les dangers de la fièvre jaune au moyen de l'inoculation.

La *Prensa* admet enfin que les Cabanas peuvent être tranquilles à l'endroit de l'invasion. Les flibustiers se retirent à la conquête de Sebastopol. Aussi la *Prensa* consacre-t-elle presque exclusivement ses colonnes aux articles de théâtre.

TRANQUILLITE DE PORTO RICO.—Si l'ordre et la discipline régentent Cuba, il n'en est pas de même à Porto Rico, il se soumise comme la première à la domination espagnole. Voici ce qu'on écrit, de St Thomas au *Courrier des Etats-Unis* :

« A Porto Rico, les artilleurs se sont révoltés ; les officiers supérieurs militaires et ont bravé les canons sur lesquels ils étaient placés. Ils ont fait leur sort et leur accordant des privilèges qu'ils demandaient, entr'autres la réduction de leur temps de service de deux années. Le gouverneur général de la ville a été mandé à Madrid en accordant tout ce qu'ils réclamaient, en outre d'une amnistie pleine et entière. Aussi, le temps de lutte a été profité de l'occasion pour s'enrichir à son tour, de manière que cette ville est depuis quelques jours complètement à la merci de la garnison qui, non-seulement pillage à ses pieds, mais encore exige. Cela n'est, cependant pas cependant toutes les familles de quitter la ville pour se refugier dans la campagne. Il règne une grande panique dans toute l'île.

Si nous comprenons bien une autre partie de la lettre du correspondant de notre-conférence de New York, on semblerait craindre une révolte dans Cuba, à l'instigation du général Concha. Le général de France a écrit au consul français de St. Thomas de lui envoyer tous les bâtiments de guerre français en étrangers qui se trouveraient dans ce dernier port. Une corvette anglaise était déjà partie pour Porto Rico et un steamer français devait la suivre.

SOCIETE FRANÇAISE DE BIENFAISANCE.—Cette société qui a déjà accompli tant de bien et qui continue à soulager tant d'honorables infortunes célèbre demain, dimanche, par un grand banquet l'anniversaire de sa fondation. La réunion aura lieu à l'Union, rue du Bac, sous la présidence de M. Dupin, ancien ministre, entre Robertson et Chabotte. Nous prions le conseil d'administration de vouloir bien agréer nos remercîmens pour obligeante invitation qu'elle nous a adressée.

Bureau de Police.

Le Bureau de Police s'est réuni jeudi, sous la présidence de M. maire, et a fait les nominations suivantes :

Nommé pour rétablir du département de la police—F. J. Hysett, Adolphe Prados, James O'Connor, L. Rousse, W. L. Dennes, W. J. Hewet, John W. Harrison, P. A. Cayzan, Wm W. Walker, J. W. Hatch, John Cross, Joseph Lewis, Geo. W. Leap, Wm Philips, Emile Moth, Alexander Lattimer, R. P. W. Smith, James Hook, Ezekiel Mahoney, Richard G. Greenshaw, Thos W. Anderson, Auguste Decoing, Samuel Davis, Daniel Cashman, John M. Francis, T. W. Bray, Frank Coltman, Henry Hennessy, Michael Clark, Samuel Gaipin, Adolphe Poulard, John O. Hourke, Manuel Torregano, Joseph McCollum, D. M. Fagot, L. M. Lebon, Edmond Williams, John Frobock, Thos N. Boylan, John J. Dickson, John Kingman, John C. Bradly, J. Omeron, Stephen Levy, James Brown, Charles Omer, John Myers, Joshua Lipman, John Delitatre, L. G. Patroo, James L. Frith, L. Roux, Thomas Nancy, A. Brunette, John A. McCoy, L. Oneda, Tillotre Bourque, L. Gantz, J. C. Laurent, L. B. Coleman, George Russell, A. Drux, John Pope, D. Gandy, Theo A. Lanier, B. Arrill, John M. Dowly, Charles Renaud, Eugene Aurrey.

MAISON DE TRAVAIL.

Premier gardien : John A. Jacques ; *député gardien* : Charles Fagot, *commis* : P. A. Desforges ; *sous-gardiens* : François Garic, S. L. Falconer, S. E. Crosat, Isaac Chentier, J. B. Corset, Wm J. Harris, P. A. Cazan et John Fill. *Gardes* : William Phillipe et Alexandre Lattimer.

Gardien de la geôle de police : Edouard Planchard, Sr.

Commissaires—Marché Bourgeois : Samuel Gaipin ; Marché de la rue des Magnolias : George Wooster ; Marché Dryades : P. V. Degéroy ; Marché de l'Association : John Roach ; Marché Ste. Marie : Robt. Armfield ; Marché Poydras : Peter W. Loesle ; Marché Gaiberon : Hadens Eaglen ; Marché sans vis-à-vis de rue (rue) John P. Montanet, Marché sur Magnolia (3e district) J. H. Farabe ; Marché de peri (nouvelle-Orléans) Aperson.

Gardien de l'Asile des Aliénés—Simon Meilleur.

NOUVELLES DIVERSES.

—La *Gazette* prussienne de 8 à des nouvelles des frontières de Russie de 1er avril. Le commerce des Russes n'a pas fait, dit-elle, de regrettant le long et rigoureux hiver qui vient de s'écouler comme les années de la première dernière, et, en conséquence que l'abondant approvisionné, qu'on n'aura pas cessé à empêcher l'entrée dans la place des renforts et des munitions de bouche et de guerre.

—L'*Assemblée nationale*, dans un article dont tous les termes, hautement calculés, produisent une grande, laissant prévoir la prochaine rupture, compare ainsi la France, voulant qu'on ne fit pas Sébastopol, à un enfant qui intiguerait qu'on lui donnât la lune :

« Il est fait Sébastopol à tout prix. Vraiment, le Times nous rappelle, et vous nous, est certifiant qu'il y a et le lune dans un sonnet d'une, pleurant pour que un gouvernants la lui donnât. Aux pleurs de l'enfant, répond à l'heure, c'est de lui permettre de la prendre. Eh bien ! que le *Times*, puisqu'il trouve le chose si simple et si facile, aille, lui aussi, prendre Sébastopol.

—Une lettre d'Inkerman du 23, après avoir rendu compte de la chaude affaire de la nuit, contient ce curieux post-scriptum qui montre bien l'insouciance du soldat français sur le danger passé :

P. S. « Une bonne nouvelle, dont je vous prie de ne pas rire : ma poule (j'en ai acheté une l'autre jour) m'a pondu deux œufs ; ils sont pour le capitaine *F.....*, qui tousse un peu. Je vous dis de ne pas rire, parce qu'une poule est ici un précieux trésor ; les œufs se vendent jusqu'à 1 fr. la pièce, encore n'en a-t-on pas qui vaut.

« Je vous quitte en vous offrant les sept roses violettes que je viens de cueillir à votre intention et que j'enferme dans cette lettre »

—On lit dans un journal de Valenciennes : « Parmi les objets que notre industrie expédie à Paris pour l'Exposition universelle de 1855, nous en avons vu un qui est assez singulier pour être remarqué. C'est un pain de sucre sorti de la raffinerie de MM. Noms Grar et Co ; mais ce pain affecte une forme toute particulière et à laquelle on ne s'attend guère : il représente une vierge en buste et de grandeur naturelle, d'après une composition due au cisseau de M. H. Lemaire. L'exécution en est si nette et si pure, qu'on aurait pu tout aussi bien exposer ce produit dans la section des beaux-arts que dans celle de l'industrie. Beaucoup de spectateurs y seront certainement trompés, et demanderont, en visitant les produits de la sacrerie indigène, ce que cet buste, en matière de cire est venu faire au milieu des extractions de la betterave.»

—Un vétéran de l'armée française, M. P. Klein, vient de mourir près de Bonn (Prusse rhenane). A la bataille d'Austerlitz, le 2 mars 1805, il avait été frappé d'une balle russe qui s'incrusta dans sa tempe gauche au-dessus de la conque de l'oreille, et y resta jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant un demi-siècle, sans qui avoir jamais causé aucune maladie ni aucune altération dans les facultés intellectuelles.

Après sa mort, la famille voulant conserver cette balle comme souvenir, M. le docteur Backe, chirurgien du cercle de Bonn, a exécuté l'opération à l'aide du trepan et de manière à ne pas endommager le cerveau. Du côté où elle touchait le cerveau, elle est taillée d'une pesse très dure, et de l'autre côté elle est couverte d'une peau semblable à la peau extérieure de la tête. Le cerveau n'a pas souffert aucune lésion, et l'on n'a découvert aucun éclat des os du crâne, ni dans le voisinage de la balle ni ailleurs.

La maison de l'art assurent, dit la *Gazette de Cologne*, qu'il est sans exemple qu'un corps étranger placé dans le crâne d'une personne, comme l'était la balle dont il s'agit, n'ait pas fait aucune perturbation ni dans ses fonctions animales ni dans ses fonctions mentales.»

—On lit dans les journaux de Londres du 3 avril :

« L'horloge destinée au nouveau palais du Parlement vient d'être construite par M. Denny, le célèbre fabricant de chronomètres. Voici quelques détails sur ce colossal ouvrage d'horlogerie.

« Les cadrans sont au nombre de quatre, et ont chacun 22 pieds de diamètre. Les rouages sont en fonte, et la hauteur a 15 pieds de longueur. La grande aiguille parcourt un espace de 7 pieds par demi-minute. Le mouvement marche durant huit jours et demi. Le remontage de la sonnerie exige à lui seul deux heures de travail. La cloche qui sonne toutes les demi-heures a 9 pieds de hauteur, et a pour épaisseur à la pointe de 9 pouces, et pèse de 14 à 15 tonneaux (15 à 16,000 kilogr.). Le poids de marteau de cette cloche est de 4 quintaux.

« L'horloge se compose de 4 colonnes en marbre qui s'élèvent du fond du clocher, et qui se trouvent séparées par une distance de 14 pieds.

—Le British Museum vient de recevoir de Ninive un nouveau lot de 150 caisses, formant une collection intéressante de petites plaques, de sceaux, de poteries et d'autres objets qui se rapportent beaucoup plus aux usages domestiques des anciens habitants de Mésopotamie que les pièces reçues jusqu'ici. On connaissait déjà le Ninivite roi conquérant, on le connaîtra maintenant dans sa vie privée.

—Un matelot russe de l'équipage l'*Atlantic*, vendu à Leith comme prise russe, s'est évadé, dit le *Daily News*, dans l'île de Leuze ; il fut découvert par les matelots anglais de la *Jesse Mitchell*. Cet homme demanda à être naturalisé anglais. L'équipage du *Jesse Mitchell* a assemblé pour en délibérer, et il fut décidé que l'acte d'enlèvement de purification par excellence, le Russe serait naturalisé Anglais par cette voie rafraîchissante. Dans une petite ville de Fife, sur un salle de 50 et dont, un beau matin les matelots anglais s'assembleront, formant cercle ; chacun avait dans les mains un seau rempli d'eau. Le Russe en mit à faire le tour du cercle en recitant avec gravité la formule d'abjuration qui lui avait été apprise par les matelots anglais : donnant à chaque fois un seau d'eau, après quoi une triple salve d'applaudissements eut lieu, et le Russe naturalisé Anglais fut reçu au nombre des hommes de l'équipage et jeté à bord comme sujet anglais.

FAITS ET NOUVELLES.

Les dépêches suivantes sont parvenues aux derniers journaux de New-York :

Washington, 27 avril—Le montant des recettes du trésor pour le premier trimestre de l'année courante s'élève à 14,766,000, et celui des dépenses à $15,372,000.

Boston, 27 avril—En visitant hier les bagages des passagers par l'*Africa*, on a découvert une petite cuisinière environnant bulle, dans laquelle il y a pour de grande valeur, et adressées à des maisons importantes de Boston et de New-York. La malle, qui appartenait à un marchand de compagnie bien connue, a été saisie et transportée à la douane.

Boston, 27 avril (6 heures du soir)—Un incendie considérable ravage en ce moment la partie septentrionale de la ville. Le feu a été déclaré vers trois heures au quai de la Batterie et s'est en peu de temps communiqué à East Boston aux quais Constitution, Lincoln et Broadway. Les navires *Diana*, *Phénicien* et plusieurs autres sont en feu. Le vent est très violent, et les flammes font des progrès.

BOSTON, (*deuxième dépêche*).—On n'est parvenu à se rendre maître de l'incendie que vers 5 heures. Il a commencé dans une barraque en bois, à la tête du quai de la Batterie. L'espace sur lequel le feu s'exerce aux ravages est d'environ 1 mille. Quelques rues ont été en grande partie de constructions de bois de peu de valeur.

Les bâtiments neufs du ferry d'East Boston ont été détruits ainsi que 30 ou 40 maisons et trois étages. Tout ce qui se trouvait sur le quai de la Batterie a été consumé, entre les trois près de deux mille balles de coton, des saumons, des quantités d'autres marchandises. Sur le quai Lincoln, une grande quantité de bois de construction et de charbon a été dévorée.

Le *Pharsalia* a brûlé jusqu'à la ligne de flottaison ; il était chargé de coton et de tabac. La *Diana* et son précieux chargement ont beaucoup souffert ; les mâts des bandiaux sont très endommagés. D'autres navires ont eu leurs mâts brûlés et ont éprouvé des avaries majeures.

Les pompiers qui se trouvaient sur les quais étaient entourés de flammes de tous côtés et ont dû se sauver dans des embarcations. Les pertes sont évaluées de 500,000 à 800,000, et probablement la moitié de cette somme seulement est couverte par des assurances.

LE MEDECIN DU CZAR.—Le *Czar* donne l'extrait suivant d'une lettre du docteur Mandt médecin de l'empereur Nicolas, datée de Saint-Petersbourg, 17 mars :

« Il faut donc que je meure ! me demanda l'empereur à 3 heures 10 minutes, lorsque j'eus prononcé le nom de Bojanoff, le premier prêtre. Quand je répondis :—Oui, sire,—et en faisant cette réponse je fus obligé de me faire une violence extrême,—pas la moindre de son visage ne fit un mouvement, les battements de son cœur ne furent ni plus ni plus rapides. Il me dit encore : Comment avez-vous de la colère ? Je me conduisais ainsi à mort et de mie le diref—Sire, ai-je répondu, j'ai rempli une promesse que je vous ai faite il y a dix-huit mois... Ce moment dont vous me parlez, c'est, hélas ! venu ; quelque le remplir de devoir envers l'empereur. Vous avez encore quelques heures à vivre ; vous jouissez de votre pleine connaissance, de toutes les forces de votre esprit, et certainement vous voudrez en faire usage. Enfin, je vous aime, et ce n'est pas le moment de vous cacher la vérité que vous avez supporter, je le sais.—Son regard devint très doux ; il me donna sa main droite et me dit (en langue allemande) : — Je vous remercie.»

CAUSERIE.

DIANE DE LYS OU LA DAME AUX PERLES.

Belles Lectrices,

Fraschinous d'un bond trois ou quatre années, comme on dit, au lieu d'être un abîme, ce n'était qu'un simple fossé, et entrons dans une chambre à coucher de garçon de la rue de la Ville-L'évêque.

La chambre est complètement tendue en perse neuve, avec de gros bouquets de lilas et de roses mêlées : des canapés font le tour des murailles ; des rossains sont entassés en piles sur le parquet ; le tapis est moelleux.

A la chambre attient une petite serre, à laquelle on monte par deux marches.

Les murailles sont tapissées de camélias qui s'étagent jusqu'au plafond.

Elle est éclairée seulement par une lampe à verre dépoli.

Et homme, il y a le maître de la maison, un jeune Hamon nommé Vladimir, Méry, le comte Dorset, Clésinger, mon fils et moi.

Et femmes, il y a..... de charmantes femmes. Une belle enfant, aux cheveux blonds, aux yeux bleus, à la taille fine, tout demande de se trouver noyée au milieu d'une conversation dont la plupart de temps elle ne comprend pas les *codeyns* non moins gracieux, pour le lion pour dîner, dîner et Bureau qui, chacun à son point de vue, font d'elle un portrait à vue très exigeant.

Sous le crayon de Dorset, elle se pâlie, et s'amignit encore.

C'est une de ces fêtes à aquarelles dont on voit dans les vignettes de Tony Johannot, au bord de la mer et lisanant, pensive, enlevée à la brise de l'océan le front ombrée dans ses cheveux.

Sous le crayon de Clésinger, elle s'amentonne, prend des formes crétines, puissantes, vigoureuses, le chair en fait massive, l'ensemble devient sereine.

Etrange, Rosa dont apparaît le même fonne ses regards de deux enfants, quand l'un charche la grâce, l'autre la force. Pour le jeté, l'autre le beau.

On dînait, on prenait du thé.

Il en sans dire que je prenais du thé, mais que je ne bois pas.

Méry dansait, comme toujours, absolument l'opéra, dansait dans quadrilles, dans valses, dans polkas, dans mazurkas, dans tout ce qui se danse, et l'on ne pouvait s'empêcher de rire en le voyant, tant il faisait mon vaillant, tant il faisait mon vaillant.

Du temps en temps, mais comme par mégarde, son esprit, ordinairement si vif, se posait longtemps sur voir-ni, allait heurter subit de Méry, et alors, de chez, jaillissaient des éclats de rire qui, comme un pétard, faisaient rêver des opéras, y allumait une flamme passagère.

A cette heure, Alexandre s'approcha de moi.

—Sur ce que la Russie des cégrans ne te fait point mal en soir ! ma dit-il.

—Elle me fait toujours mal, ce mal comme les autres jours. Mais que voulez-vous ? puisque votre pâtisserie ne peut plus vivre que d'ans les théâtres, il faut bien que les autres s'habituent à respirer de la fumée, ou bien de respirer de l'air.

—Voyons, j'ai plaît de toi, veux-tu que nous nous en allons ?

—Je ne demande pas mieux.

—Viens, alors.

Nous nous levâmes, nous prîmes nos chapeaux, et, en milieu des instances du maître de la maison pour nous faire rester, nous donnâmes la main aux hommes, baisâmes les femmes au front, et sortîmes.

—Potah ! fit-je en soulevant mon paletot pour en faire sortir l'odeur de la fumée, et, aspirant l'air de la rue à pleins poumons, qui m'avait jamais dit que je trouverais un jour que cela soutait bon, dans les rues de Paris ?

—Allons ! le voilà à cheval sur son dada, me dit Alexandre. Comment donc faisais-tu pour fumer en Afrique !

—En Afrique, mon cher, je fumais du tabac du Sinai, dans lequel je répais de l'aloès. Je le fumais dans une chibouque à tuyau de cerisier et à bouquin d'ambre, et j'étais tellement habitué à la fumée au parfum, au lieu d'en faire une infection. Oh ! les Orientaux sont une race trop sensuelle pour se noyer, comme nous, dans la nicotine pure. Par bonheur, et comme compensation, il y avait chez Wladimir d'excellent thé.

—Tu aimes donc toujours le thé ?

—Autant que je déteste le tabac.

—Veux-tu que je t'en fasse prendre de meilleur encore que chez Wladimir !

—C'est difficile.

—Pourvu que ce soit possible, c'est tout ce qu'il faut.

—Quand ?

—Ce soir !

—Où ?

—Dis moi où non.

—Oui !

—Oui ! oui !

—Viens alors.

—Chez qui ?

—Je n'inquiète pas, c'est moi qui te présente.

—Alors, c'est chez une femme !

—Qui désire te connaître.

—Soit !

—Allons.

Nous nous sommes habitués, Alexandre et moi, à ces mystères et fréquentes présentations à des inconnues sur lesquelles nous ne nous demandons jamais d'autres renseignements que ceux que nous jugeons à propos de donner sans qu'on nous les demande.

Je le suivis donc aveuglément, aussi aveuglément que trois ou quatre ans auparavant j'avais, dans un couloir de Théâtre-Français, passé mon bras pour l'entreboîtement de la porte d'une baignoire.

Nous arrivâmes.....

A quoi bon dire où nous arrivâmes ?

La maison de spectacles artistiques ne m'était point étrangère, un fois sorti sous la grande porte, c'est moi qui eusse pu servir de guide à mon étranger.

—Tiens ! dis je, je connais cela.

—C'est possible, répondit Alexandre, c'est une de ces élégantes maisons parisiennes qu'on loue toutes garnies à des étrangers. Peut-être, es-tu venu voir quelque ami étranger ou quelque amie étrangère.

—Montons !

Nous montâmes. Alexandre s'arrêta devant la porte du premier étage et sonna.

Une femme de chambre vint ouvrir.

—La comtesse y est-elle ? demanda Alexandre.

—Oui, Monsieur.

—C'est bien !

Il ôta son paletot et me fit signe d'en faire autant.

Je jetai mon paletot sur celui d'Alexandre.

—Qui annoncerai je ? demanda le chasseur en me regardant.

—N'annonces pas.

Le chasseur surangea, nous passâmes.

Nous traversâmes deux pièces mollement éclairées, et dans lesquelles était répandue une vague odeur de benjoin.

Je connaissais l'appartement à l'intérieur comme j'avais reconnu la maison à l'extérieur.

Alexandre entrabdilla une porte.

—Visible ? demanda-t-il.

—Oui ; pourquoi demandes-vous cela ?

—Parce que je ne sais pas seul.

—Qui donc te hanneux-vous, quand je n'étends que vous ?

—Ô autre moi, que moi, mais qui est toujours un peu moi.

—Ah ! voire père..... Qu'il entre !

—Entre et embrasse.

J'entrai.

Une femme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, vêtue d'un peignoir de mousseline brodée, chausses de bas de soie rose et de pantoufles de Kaban ; ses longs cheveux noirs, dénoués, en bandeaux et s'écoulant en ondes de soie épaules à ses hanches et de ses hanches à ses genoux, était couchée sur une causeuse de damas couleur paille.

Je m'approchai du canapé, je mis un genou en terre et je baisai la main qu'on m'offrait.

—Je vous prie, dit-elle, de Alexandre.

Je voulus me relever.

—Non ! restez là, dit-elle. Je sais que vous êtes une orientale. Passez des coussins à votre pera.

Alexandre me passa des coussins.

La comtesse me rangea un peu pour que je pusse appuyer mon coude sur le bord de mon canapé.

Alexandre s'appuya au dossier, et se mit à jouer avec les cheveux de la comtesse.

Elle jouait elle-même avec un magnifique collier.

—Tu sais comment j'appelle-t ? demanda Alexandre.

—Non. Comment l'appelles-tu ?

—La *dame aux perles*.

En effet, la comtesse avait au cou un triple fil de perles. Elle avait des perles aux bras, elle en avait dans les cheveux ; je regardai si elle n'en avait point aux pieds.

—Oui, dit elle, j'avoue que c'est la parure que je préfère. On peut la porter toujours en robe de bal comme en peignoir. Des diamants, ce sont des bijoux ; des perles, ce sont des amies.

Elle avait pour deux cent mille francs de perles voulez-vous en savoir.

—Vous savez que mon père adore le thé, et que je lui ai promis chez vous de thé comme il n'en avait jamais pris.

La comtesse sonna. Une femme de chambre anglaise parut.

—Henriette ! dit la jeune, dit-elle.

La femme de chambre referma la porte.

—Tu vas voir, dit Alexandre, tout se fait par enchantement ici.

En effet, la porte se rouvrit. Le femme de chambre rentra, posa un plateau tout garni sur la table ronde, approcha la table du canapé et se retira de nouveau.

La comtesse se souleva indolemment sur le coude. Il était facile de voir à ses mouvements ondoyeux qu'elle n'avait point de corset.

Elle versa le thé, y laissa tomber la crème et le sucre.

A la seconde tasse, elle resta un instant la théière suspendue, immobile et écoutant.

Alexandre la regardait.

Ils échangèrent un sourire.

—C'est lui ! demanda Alexandre.

—Je le pense bien.

—Il rentre ?

—Probablement.

—Et il ne couche ?

—Mais il me semble que c'est ce qu'il a de mieux à faire. Prenez-vous de thé ?

—Non, je cède ma part à mon père.

—Connaissez-vous le vers qu'il m'a fait hier ? me demanda la comtesse.

—Non, il n'a pas encore eu le temps de me les dire.

—Ils sont charmans !

—Bon ! dit Alexandre, on sait cela, allez ! Les Parisiennes ne trouvent toujours charmans les vers que l'on fait pour elles.

—Dites-les, il jugera.

—Je n'aime pas dire des vers à mon père, cela m'intimide.

—Dites toujours, votre père boit son thé et ne vous regardera pas.

—J'aimerais mieux qu'il n'écoutât point.

—Allons, va donc, fa-je à mon tour en haussant les épaules.

Alexandre, avec une voix en effet tremblan te, commença :

Hier, nous sommes partis au fond d'une voiture, Enlacés l'un à l'autre ainsi que deux frêlaux, Emportant, à travers les ténèbres et le vent, Le printemps éternel qui nous les amoureux

Nous avions confié le sort de la journée Au cocher qui devait nous mener au hasard, Qui lui est semblerait, et notre destinée Repoussé dans ses mains, à compter de départ.

Cet homme, pour Saint-Cloud, avait des préférences, Et bien, il y pour Saint-Cloud, c'est un charmant pays D'ailleurs, quand nous mêlons ces choses confidences, Pas n'importe Saint-Cloud, le mieux bien et je sus.

A la grille du parc, il dit : Vous êtes demeurés, Le parc était désert, triste et silencieux ; Et vous restait au cœur de l'ombre de ombre, Les arbres tout noirs et les chemins boueux.

Nous nous mîmes à rire. En vérité, Madame, C'était risible à voir, mais on ne voyait pas. Et j'ai mal enchanté, le baise et noble dame Qui relevait sa robe et découvrait ses bas.

Vous avez l'embarras, semblant plein de grâce, Des femmes comme il faut, qui manchent d'y tant pas. J'habitude d'aller à pied, et votre rose Aurait pu se prouver rien que par vous deux pas.

Vous tenez d'une main votre robe de soie Relevée en dessous, et de par derrant. Vos jupons, Dentelée et brodée, se donnaient ostentoie De dire avec la bas, en haussant vos bas.

Vos pieds, à chaque instant, s'enfonçaient dans la terre, Comme et cette terre est vraie vous gêner. Pour les en retirer, c'était comme un vrai mystère Et vous n'avez pas trop de mon pour vous aider.

La belle promenade et le charmante chose Que l'entrer dans un bateau en canot par pluvieux ! Le bise vous faisait un petit nez tout rose, Et pourrait votre joue et mouillait vos grands yeux.

Et bien, c'était charmant plus qu'on le saurait vraie. Je vous dédié à nous, à toute seule, à nous deux ! Plus un vieage humain sur la route déserte, Pas d'impudiques hommes qui nous dévorent des yeux !

Nous avons traversé les longues avenues Que terminait toujours le même horizon gris, Nous avons rejoint le boulevard, et, dans les rues Où vous parlez d'amour, votre front pâlissait.

Il vient nous demander quelque chose, une minute, Une belle enfant, aux cheveux blonds, aux yeux bleus, à la taille fêtée, tout demande de se trouver noyée au milieu d'une conversation dont la plupart de temps de ne comprend pas les *codeyns* non moins gracieux, pour le lion pour dîner, dîner et Bureau qui, chacun à son point de vue, font d'elle un portrait à vue très exigeant.

Sous le crayon de Dorset, elle se pâlie, et s'amignit encore.

C'est une de ces fêtes à aquarelles dont on voit dans les vignettes de Tony Johannot, au bord de la mer et lisanant, pensive, enlevée à la brise de l'océan le front ombrée dans ses cheveux.

Sous le crayon de Clésinger, elle s'amentonne, prend des formes crétines, puissantes, vigoureuses, le chair en fait massive, l'ensemble devient sereine.

Etrange Rosa dont apparaît le même fonne ses regards de deux enfants, quand l'un cherche la grâce, l'autre la force. Pour le jeté, l'autre le beau.

On dînait, on prenait du thé.

Il en sans dire que je prenais du thé, mais que je ne bois pas.

Méry dansait, comme toujours, absolument l'opéra, dansait dans quadrilles, dans valses, dans polkas, dans mazurkas, dans tout ce qui se danse, et l'on ne pouvait s'empêcher de rire en le voyant, tant il faisait mon vaillant, tant il faisait mon vaillant.

Du temps en temps, mais comme par mégarde, son esprit, ordinairement si vif, se posait longtemps sur voir-ni, allait heurter subit de Méry, et alors, de chez, jaillissaient des éclats de rire qui, comme un pétard, faisaient rêver des opéras, y allumait une flamme passagère.

A cette heure, Alexandre s'approcha de moi.

—Ne-ce que la Russie des cégrans ne te fait point mal en soir ! ma dit-il.

—Elle me fait toujours mal, ce mal comme les autres jours. Mais que voulez-vous ? puisque votre pâtisserie ne peut plus vivre que d'ans les théâtres, il faut bien que les autres s'habituent à respirer de la fumée, ou bien de respirer de l'air.

—Voyons, j'al plaît de toi, veux-tu que nous nous en allions ?

—Je ne demande pas mieux.

—Viens, alors.

Nous nous levâmes, nous prîmes nos chapeaux, et, en milieu des instances du maître de la maison pour nous faire rester, nous donnâmes la main aux hommes, baisâmes les femmes au front, et sortîmes.

—Potah ! fîs-je en soulevant mon paletot pour en faire sortir l'odeur de la fumée, et, aspirant l'air de la rue à pleins poumons, qui m'avait jamais dit que je trouverais un jour que cela soutait bon, dans les rues de Paris ?

—Allons ! le voilà à cheval sur son dada, me dit Alexandre. Comment donc faisais-tu pour fumer en Afrique !

—En Afrique, mon cher, je fumais du tabac du Sinai, dans lequel je répais de l'aloès. Je le fumais dans une chibouque à tuyau de cerisier et à bouquin d'ambre, et j'étais tellement habitué à la fumée au parfum, au lieu d'en faire une infection. Oh ! les Orientaux sont une race trop sensuelle pour se noyer, comme nous, dans la nicotine pure. Par bonheur, et comme compensation, il y avait chez Wladimir d'excellent thé.

—Tu aimes donc toujours le thé ?

—Autant que je déteste le tabac.

—Veux-tu que je t'en fasse prendre de meilleur encore que chez Wladimir !

—C'est difficile.

—Pourvu que ce soit possible, c'est tout ce qu'il faut.

—Quand ?

—Ce soir !

—Où ?

—Dis moi où non.

—Oui !

—Oui ! oui !

—Viens alors.

—Chez qui ?

—Je n'inquiète pas, c'est moi qui te présente.

—Alors, c'est chez une femme !

—Qui désire te connaître.

—Soit !

—Allons.

Nous nous sommes habitués, Alexandre et moi, à ces mystères et fréquentes présentations à des inconnues sur lesquelles nous ne nous demandons jamais d'autres renseignements que ceux que nous jugeons à propos de donner sans qu'on nous les demande.

Je le suivis donc aveuglément, aussi aveuglément que trois ou quatre ans auparavant j'avais, dans un couloir de Théâtre-Français, passé mon bras pour l'entreboîtement de la porte d'une baignoire.

Nous arrivâmes.....

A quoi bon dire où nous arrivâmes ?

La maison de spectacles artistiques ne m'était point étrangère, une fois sorti sous la grande porte, c'est moi qui eusse pu servir de guide à mon étranger.

—Tiens ! dis je, je connais cela.

—C'est possible, répondit Alexandre, c'est une de ces élégantes maisons parisiennes qu'on loue toutes garnies à des étrangers. Peut-être, es-tu venu voir quelque ami étranger ou quelque amie étrangère.

—Montons !

Nous montâmes. Alexandre s'arrêta devant la porte du premier étage et sonna.

Une femme de chambre vint ouvrir.

—La comtesse y est-elle ? demanda Alexandre.

—Oui, Monsieur.

—C'est bien !

Il ôta son paletot et me fit signe d'en faire autant.

Je jetai mon paletot sur celui d'Alexandre.

—Qui annoncerai je ? demanda le chasseur en me regardant.

—N'annonces pas.

Le chasseur surangea, nous passâmes.

Nous traversâmes deux pièces mollement éclairées, et dans lesquelles était répandue une vague odeur de benjoin.

Je connaissais l'appartement à l'intérieur comme j'avais reconnu la maison à l'extérieur.

Alexandre entrabdilla une porte.

—Visible ? demanda-t-il.

—Oui ; pourquoi demandes-vous cela ?

—Parce que je ne sais pas seul.

—Qui donc te hanneux-vous, quand je n'étends que vous ?

—Ô autre moi, que moi, mais qui est toujours un peu moi.

—Ah ! voire père..... Qu'il entre !

—Entre et embrasse.

J'entrai.

Une femme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, vêtue d'un peignoir de mousseline brodée, chausses de bas de soie rose et de pantoufles de Kaban ; ses longs cheveux noirs, dénoués, en bandeaux et s'écoulant en ondes de soie épaules à ses hanches et de ses hanches à ses genoux, était couchée sur une causeuse de damas couleur paille.

Je m'approchai du canapé, je mis un genou en terre et je baisai la main qu'on m'offrait.

—Je vous prie, dit-elle, de Alexandre.

Je voulus me relever.

—Non ! restez là, dit-elle. Je sais que vous êtes une orientale. Passez des coussins à votre pera.

Alexandre me passa des coussins.

La comtesse me rangea un peu pour que je pusse appuyer mon coude sur le bord de mon canapé.

Alexandre s'appuya au dossier, et se mit à jouer avec les cheveux de la comtesse.

Elle jouait elle-même avec un magnifique collier.

—Tu sais comment j'appelle-t ? demanda Alexandre.

—Non. Comment l'appelles-tu ?

—La *dame aux perles*.

En effet, la com